

GROS PLAN



A partir de demain et jusqu'à samedi, la ville de Montauban et une pléiade de stars vont faire la fête à Léo. Devançant l'événement, tandis que sortent un livre sur lui et l'intégrale de ses œuvres en CD, nous l'avons retrouvé en Toscane, où il demeure depuis près de vingt-cinq ans. « Avec le temps », il est toujours aussi... « extra ».

Léo Ferré : « L'exil n'est pas le malheur »

ENTRE Sienna et Florence, à quelques kilomètres de San Casciano, la ville de Machiavel, les lumières magiques de Toscane éclairent la retraite du vieux lion. Une vraie demeure à l'ancienne pour un poète en exil. Sur le seuil de sa porte, de plus en plus voûté par les ans, Léo Ferré ressemble tout de même à un albatros. Le regard, sûrement. L'envergure aussi. Demain, il prendra son envol pour Montauban. C'est à lui, cette année, que le festival « Alors, chante » rend hommage. Pendant cinq jours, il ira, en invité d'honneur, applaudir la jeune classe (Tom Novembre, Romain Didier, Charlélie Couture), puis jeudi, il chantera les poètes, nous présentera sa protégée Catherine Boulanger et, samedi, partagera la scène et ses propres chansons avec Nicole Croisille,

Léo Ferré. — Je réponds que, s'il y a des gens qui m'aiment, il y en a bien d'autres qui ne savent plus que j'existe. Maintenant, vous pourrez leur dire : « Il vit. On l'a rencontré. » (Rires.)

« L.P. ». — Vous nous avez quittés à cinquante et un ans. Vous allez en avoir soixante-seize... Que devient-on en un quart de siècle ?

L.F. — Un grand paresseux obligé de travailler pour survivre. Un fainéant qui bosse encore parce que c'est sa façon de rêver. Et, quand il rêve, il oublie de s'ennuyer.

« L.P. ». — Rêve-t-on mieux en Italie ou, du moins, hors de chez soi ?

L.F. — La Toscane, c'est un choix d'exil. Rien ne me destinait à l'Italie. J'ai horreur du football et ma compagne est espagnole. En fait, en mars 1968, après la mort de ma

chaleur des miens, j'ai su apprivoiser la joie.

« L.P. ». — Une joie sacrément... procréative ?

L.F. — En rencontrant Marie, j'ai découvert que l'amour pouvait être autre chose que des rapports de force. Du coup, en échange de ses silences (oui, je sais, quand on l'entend aujourd'hui, cela paraît bizarre ; tout le monde peut se tromper), de ses sourires, de sa générosité et de son inimaginable honnêteté, j'ai accepté de faire tout ce qu'elle a voulu. Notamment trois enfants...

« L.P. ». — Quel père êtes-vous pour eux ?

L.F. — Les enfants, c'est pas vraiment le père qui les fait et, de toute façon, ils deviennent ce qu'ils veulent. Mathieu a vingt-deux ans et une fiancée avec laquelle, l'autre nuit, il a couché dans le lit de mes premières folies, à Monaco. Ça,

suis la mort et j'aime beaucoup ce que vous faites. » Je lui ai répondu : « Moi aussi, madame, il m'arrive de vous apprécier. »

« L.P. ». — Douceurs toscane et familiale n'ont donc pas entamé votre révolte ?

L.F. — La révolte intérieure n'a rien à voir avec l'endroit où l'on vit. Je suis né rebelle, je ne me referai pas. Quand la solitude se met à gueuler, vous avez beau être entouré et au calme, cela s'entend.

« L.P. ». — C'est pour cela que Marie vous dit bougon ?

L.F. — Les femmes, vous savez, elles sont beaucoup plus fortes que nous. On les prend pour des muses, mais elles deviennent des muselières. Du coup, on bougonne un peu. Marie, je l'adore. Sans elle, je serais totalement paumé. N'empêche, avec ses bouteilles de sirop pour ma toux et ses

L.F. — Le mystère de la vie reste un mystère, et Beethoven, Picasso ou Einstein ont forcément été embrasés par quelque flamme.

« L.P. ». — Quels autres grands hommes vous ont marqué ?

L.F. — Ma grande rencontre demeurera André Breton, le seul à qui j'ai fait lire un recueil de poèmes en lui demandant d'écrire une intro. Au matin, il m'avait laissé un mot : « Superbe. En danger de mort. Ne faites jamais paraître ce livre. »

« L.P. ». — Et vos prestigieux « collègues » : Brel, Brassens, Trenet ?

L.F. — Jacques, qui me disait aimer nos démesures communes, répétait derrière mon dos : « Chez Léo, tout est bidon. » Georges, lui, ne m'a pas laissé tenter de faire guérir son cancer par une amie guérisseuse. J'ai souffert de leur indifférence.

Vingt ans d'avance

Trenet, c'était le plus grand, le seul qui m'ait vraiment surpris. Il avait vingt ans d'avance. Dommage que l'homme ne ressemble en rien à son génie.

« L.P. ». — Des ennemis déclarés, vous en avez eu ?

L.F. — Ionesco était une salope. Le genre de mec qui vous cite au côté de Hitler dans une revue néerlandaise mais qui, sur les Champs-Élysées, vous fait des courbettes. Il y a aussi Jean Cau. Je redescendrais volontiers dans la rue pour lui casser la gueule. (Rires.)

« L.P. ». — La violence, cela vous démange parfois ?

L.F. — Je suis incapable de prendre un fusil pour aller tuer qui que ce soit, mais, si j'étais Dieu, j'accorderais l'impunité à ceux qui ont une vengeance légitime à assumer. Les parents d'enfants assassinés, par exemple.

« L.P. ». — Les hommages que l'on vous rend vous flattent-ils ?

L.F. — J'ai toujours pensé qu'une cigarette après l'amour valait mieux que la Légion d'honneur.

« L.P. ». — Que pensez-vous de ceux qui vous idolâtrèrent ?

L.F. — Qu'ils se sont peut-être trompés. Mais le miracle de l'art, c'est d'être détourné.

« L.P. ». — De ceux qui vous détestent ?

L.F. — Qu'il n'est pas sain que tout le monde vous aime. Dououreux seulement qu'on vous ignore.

« L.P. ». — Et de vous-même ?

L.F. — Que je suis sûrement devenu un vieux con, mais que je le sais. C'est un sacré avantage.

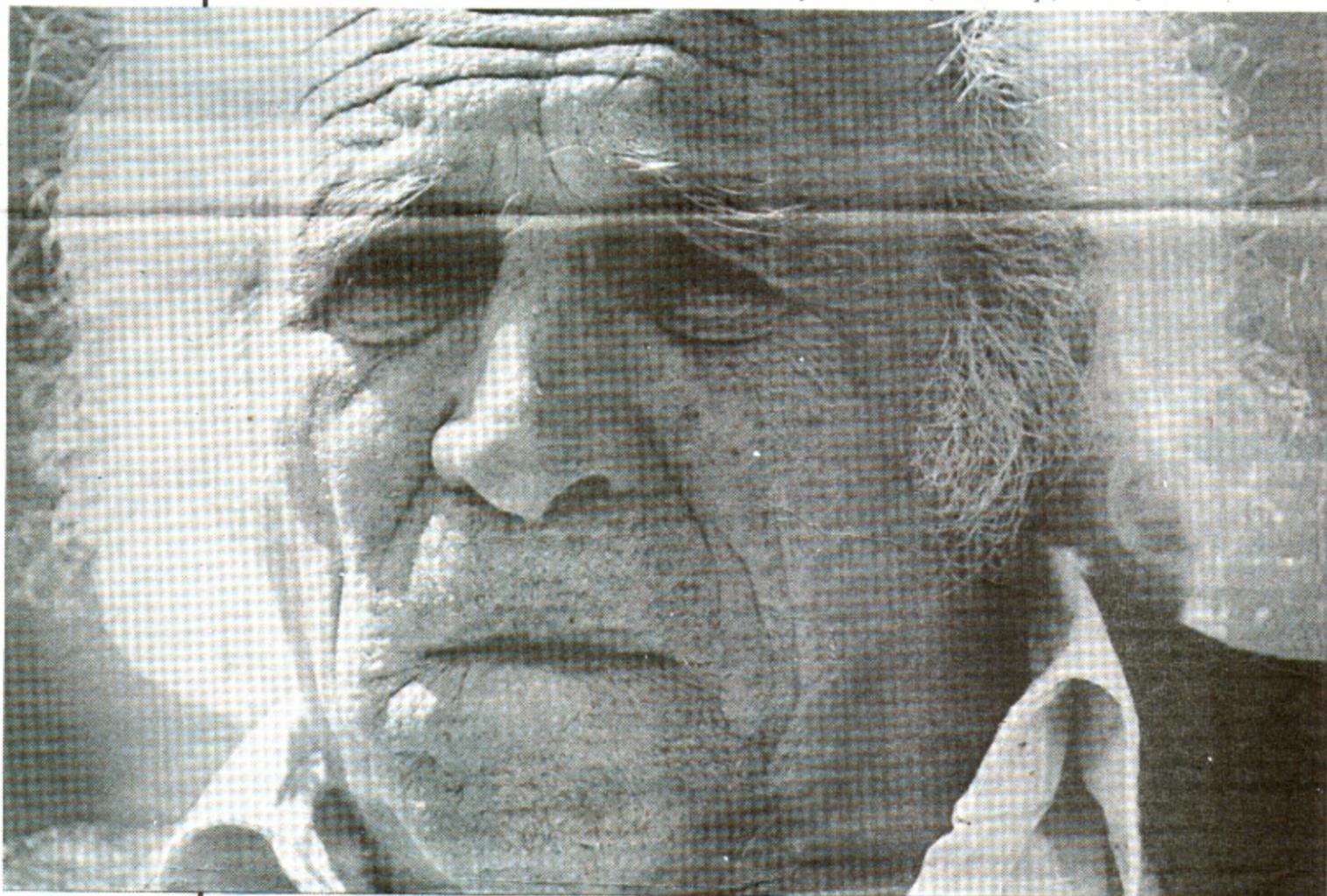
Propos recueillis par Alain Morel

► « Léo Ferré », de Dominique Lacout (Éditions Savigny). 440 pages. 129 F.

► Intégrale des chansons de Léo Ferré (onze disques compacts, E.P.M.)

► Festival « Alors, chante » de Montauban, du mardi 5 mai au samedi 9 mai.

Renseignements : tél. 63.66.55.04 et 63.22.12.41.



Pour Léo Ferré, « la musique a sauvé la poésie ». Et « diriger un orchestre, c'est un peu devenir Dieu. Faire jouer ce qui n'est pas écrit, devenir le métronome du plaisir ». (Photo O.R.O.P. Jean Picard.)

Pauline Ester, Claude Nougaro, Nilda Fernandez, Leny Escudero et quelques autres « frangins de la night ».

Au moment où paraît aux Éditions Savigny un excellent « Léo Ferré », signé Dominique Lacout, et où les disques E.P.M. publient en CD l'intégrale d'une œuvre où étincellent des bijoux tels « le Bateau ivre », « Jolie Môme » ou « la Mémoire de la mer », nous avons rencontré Léo en Toscane, histoire de l'entendre rugir chez lui, quitte à rougir de honte d'avoir tant attendu pour aller le retrouver.

« Le Parisien ». — Si on vous dit que vous nous manquez, répondez-vous tant mieux ou tant pis ?

guenon Pépée, que j'idolâtrais, et la rupture avec ma femme, une épuisante emmerdeuse qui me poursuit encore et m'a coûté vingt ans d'amour combat, j'ai juste eu besoin d'exporter mon chagrin. Le hasard a fait le reste.

« L.P. ». — Vivre en reclus, n'est-ce pas cultiver l'image douloureuse du poète maudit ?

L.F. — Non. En exil, on peut trouver le bonheur. Même si je sais qu'il est un hold-up. Un truc qui vous surprend quand le chagrin se repose. Ma vie ne se nourrit pas seulement de souffrances. Ici, sans télé ni journaux, mais avec des pâtes dans mon assiette, un chien pour mes promenades et la

c'est amusant. Marie-Cécile, dix-huit ans, et Manuella, quatorze, sont mes petites gonzeuses. Elles donnent à la maison le bruit de la jeunesse. Pour le reste, que dire ? Je me suis fixé un seul devoir : leur assurer les moyens financiers de choisir leur existence. Je ne suis pas riche. Je travaillerai donc jusqu'à ma mort.

« L.P. ». — La mort, c'est avec peur que vous y pensez ?

L.F. — Le mot m'effraie un peu, mais l'idée m'indiffère. C'est un truc qui fait surtout peur aux jeunes. La mort n'a pas toujours tort. Elle seule parvient à nous débarrasser des vrais pourris. L'autre jour, au téléphone, une voix m'a dit : « Bonjour, monsieur Ferré, je

prendrais pour éteindre mes clopes, elle est chiantie comme il se doit.

« L.P. ». — Qu'est-ce qui n'est jamais... chiant ?

L.F. — La musique, bien sûr. D'abord parce qu'elle a sauvé la poésie. Ensuite parce que diriger un orchestre c'est un peu devenir Dieu. Faire jouer ce qui n'est pas écrit, devenir le métronome du plaisir. Dommage que les « musicastes » m'aient presque toujours dénié ce droit en me privant d'orchestre. Au palais des Congrès, en 1975, j'avais pourtant fait venir 3 772 personnes en vingt jours. Quel « chef » aurait fait mieux ?

« L.P. ». — Dieu, vous n'y croyez même pas un tout petit peu ?